

rement toutes les conséquences de la révélation qu'il venait de recueillir. Par un jeu cruel du sort, chaque circonstance nouvelle lui apportait une torture. Et pourtant il doutait encore. Ce billet pouvait être tout aussi bien adressé à Mme de Melcour qu'à Pauline, et, bien qu'assez peu vraisemblable, le tour de passe-passe surpris par Clodion n'était pas impossible. Mais quel moyen de s'assurer de la destination réelle du message sans trahir devant sa femme des soupçons dont il avait honte ? C'est ce que Ferdinand cherchait vainement depuis une demi-heure en parcourant à grands pas son cabinet, lorsqu'on vint le prévenir que la marquise sa mère était habillée et prête à partir, ainsi que plusieurs dames de Toulouse, pour une excursion, projetée la veille au soir, aux environs. La respectable douairière faisait demander en même temps si son fils était disposé, suivant sa promesse, à les accompagner.

M. de Livry fit un signe de tête affirmatif, et ayant pris son chapeau, se mit en devoir d'aller rejoindre ces dames. Comme il descendait l'escalier, il rencontra la marquise, qui lui dit avec un peu d'humeur :

—Allons ! voilà notre partie de campagne toute gâtée ! Bonjour, Ferdinand.

—Bonjour, ma mère, répondit le jeune comte en baissant respectueusement la main de la douairière. Quz dites-vous donc ? Le temps est magnifique.

—Ce n'est pas le temps qui nous retiendrait, reprit la marquise ; mais votre femme est souffrante.

—C'est étrange, repartit vivement M. de Livry ; ce matin, elle se portait à merveille. Mais cette indisposition est-elle donc assez forte pour lui faire garder le lit ?

—Non pas, mais la maison.

—Permettez que je monte chez elle et que je m'informe...

—Je vais avec vous, mon fils.

Arrivé dans la chambre de sa femme, M. de Livry sentit s'évanouir un moment tous ses soupçons à la vue de cette charmante créature qui tournait vers lui des yeux si pleins de langueur, mais si tendres en même temps ; et la baisant au front :

—Eh bien ! Pauline, s'écria-t-il, que me dit donc ma mère ? que tu es indisposée ?

—Pas assez pour t'inquiéter, mon ami, répondit la jeune femme avec un peu d'embarras ; mais je me sens quelque malaise, et...

—En effet, interrompit la marquise, votre voix est altérée et l'on dirait que vous avez pleuré.

—Oh ! non pas, non pas ! s'écria Pauline en ouessant.

—Cela ne m'est pas bien démontré, mon en-

fant ; mais quoi qu'il en soit nous ne saurions vous laisser seule ici. Ferdinand accompagnera ces dames et moi je vais vous tenir compagnie.

—Oh ! merci, madame ; merci... ma mère, repartit la jeune femme avec une vivacité presque fébrile. Je serais au désespoir de vous priver de cette promenade. Le temps est si beau ! Je crois que je tomberais réellement malade de contrariété si je vous voyais n'en pas profiter.

—Je suis de l'avis de ma femme, ajouta Ferdinand en abaissant sur Pauline un regard morne et glacé ; c'est un sacrifice qu'elle ne doit pas, qu'elle ne peut pas accepter de vous, aujourd'hui, n'est-ce pas, Pauline ?

—Ferdinand, murmura timidement la jeune femme, comme tu me dis cela d'une façon bizarre ! Crois-tu que mon absence soit inconvenante, qu'il faille absolument que je sorte ? Si tu le crois, si tu exiges...

—Si j'exige ? interrompit M. de Livry avec une amertume mal dissimulée ; ah ! je n'ai jamais rien exigé, Pauline, et ce ne serait pas quand vous vous dites souffrante que je commencerais à prendre des airs de tyran.

—Je sais, dit Pauline d'un ton plein de douceur, que tu es la bonté même. Oh, va ! jamais un reproche n'a été plus loin de mon cœur qu'en ce moment.

—Ma mère, reprit froidement le jeune comte, nous pouvons partir sans inquiétude. Croyez moi, l'indisposition de Pauline n'a rien... d'alarmant, et ces dames nous attendent.

—Vous voulez donc absolument que je vous quitte ? ajouta la marquise en tendant la main à sa belle-fille.

—Ma mère, répondit la jeune femme avec une expression indéfinissable, je vous en prie.

—Allons, en notre absence, soignez vous bien, ma toute belle, et que nous vous trouvions guérie au retour.

Les deux femmes échangèrent un embrassement. Ferdinand seul, contre son habitude, évita de s'approcher de Pauline, à la quelle il n'adressa même pas une parole, mais il était facile de voir qu'un violent combat se livrait dans son âme entre son amour et ses soupçons, et de grosses gouttes de sueur descendaient le long de ses tempes. La jeune femme baissa tristement la tête et lorsque la porte se fut refermée sur son mari et sa belle-mère, elle alla se placer à une fenêtre qui donnait sur la cour de l'hôtel et d'où elle put les voir monter en voiture et s'éloigner lentement. Quand le bruit des roues eut cessé de retentir, elle leva les yeux au ciel, puis tombant à genoux, elle s'écria d'une voix étouffée :

—Seigneur mon Dieu, qui liez au fond des cœurs, pardonnez-moi de les avoir trompés !

A cet instant, midi sonna à la pendule de la